

“Je tairais ton nom adorable. Tel est l’interdit qui m//a été fait, ainsi soit-il”

Monique Wittig, Le Corps lesbien, 1973
extrait d’un passage où Monique Wittig réécrit la descente d’Orphée aux enfers.

Si l’histoire de mon père se résumait à une variation de cette phrase, ce serait sans doute quelque chose comme: “Je tairais m/on nom véritable. Tel est l’interdit qui m//a été fait, ainsi soit-il”.

Taire son nom, c’est peut être aussi s’en créer de nombreux autres, se créer des masques, les incarner, pour peut-être se rapprocher de ce “m/oi” coupé, prohibé.

Alors, ce jour-là, quand mon père (il ou elle), m’a montré ces photos dans lesquelles elle (ou il) incarnait tous les personnages du mythe d’Orphée et d’Eurydice, c’était aussi peut être une façon de me parler de son nom véritable. Iel avait fait ces photos avec Pierre Mingot, un ami photographe et iel voulait essayer de les exposer. Moi j’ai tout de suite eu envie d’en faire un film, un film qui existerait à côté de cette exposition. Ce serait aussi l’occasion de filmer mon père, ses multiples visages, de lui dire : “Je te vois, oui, tu peux être une femme, un homme, les deux à la fois, ou même autre chose, ce que tu veux.”

Dans cette adaptation du mythe, la quête d’Orphée n’est pas une quête d’amour, c’est une quête de soi, Orphée cherche sans le savoir cet autre qui est en lui (ou elle). Tout le film se construit sur la trajectoire du personnage, sur l’évolution de son regard, ici Orphée n’est donc pas poète mais photographe. Les différents personnages du mythes seront également tous incarné.e.s par mon père qui jouera donc Cerbère, la Mort, Orphée et Eurydice (les visages de Cerbère et de la Mort ne seront pas visibles).

Pour raconter cette histoire, il m’a semblé essentiel de trouver une forme fragmentée qui pourrait retranscrire la pluralité des identités que traverse le personnage.

Cette fragmentation apparaît déjà par le son, en effet celui-ci provient souvent d’un autre endroit que d’où l’on film, l’on entend le personnage avant de le voir et quand on le voit on ne l’entend quasi plus. Il y a déjà cette notion d’espace, comme différentes pièces entre lesquelles on pourrait ouvrir des fenêtres.

Ensuite chaque séquence adopte également un point de vue différent, plus ou moins proche du personnage. Avec cette multiplicité de point de vues, viennent une multiplicité de dispositifs de tournage (numérique, pellicule, miniDV, équipe plus ou moins réduite, décors naturels ou construits, scène réelle comme le carnaval ou très onirique comme le tunnel et la plage). Chaque dispositif permet de donner à chaque séquence son propre temps, sa propre perspective, faisant ainsi émerger un autre fragment du personnage d’Orphée. Dans la dernière séquence le personnage trouve une forme de complétude, tous les dispositifs sont alors réunis pour en former un nouveau à la dimension polyphonique. N’est on jamais nous même que quand on accepte notre propre multiplicité ?